

Laetitia Vitaud

**EN FINIR AVEC LA
PRODUCTIVITÉ
PRODUCTIVITÉ**

**Critique féministe d'une notion phare
de l'économie et du travail**

PAYOT

Une notion patriarcale et écocide qu'il est urgent de déconstruire

Pas un jour ne se passe sans qu'un travailleur ne partage ses secrets de productivité sur les réseaux sociaux. Pourtant, la productivité est un concept éculé et profondément inégalitaire, directement hérité de la Révolution industrielle et incapable de rendre compte de l'« essentialité » de certains métiers – pour reprendre ce concept mis en évidence par la crise du Covid-19.

En retraçant les liens entre productivité, esclavagisme et patriarcat, Laetitia Vitaud rappelle les fondements dangereux de cette notion reine qui valorise la déshumanisation du travail, nie l'apport du travail gratuit et rime avec extraction des sols et pénuries des ressources.

Il est grand temps de remettre en question le primat de la productivité dans l'économie et la valorisation du travail. Et si on évoluait vers un outil plus juste et vertueux capable de renforcer nos liens – les uns avec les autres comme avec notre environnement ? Voici pour lors une lecture révoltante mais salutaire, qui donne envie de changer les choses pour de bon !

Diplômée d'HEC et agrégée d'anglais, **Laetitia Vitaud** est spécialiste du futur du travail. Experte au Lab du média Welcome to the Jungle, elle est l'autrice de *Welcome to the Jungle. 100 idées innovantes pour recruter des talents et les faire grandir* avec Jérémy Clédât (Vuibert, 2021), *Du Labeur à l'ouvrage* (Calmann-Lévy, 2019) et *Faut-il avoir peur du numérique ?* avec Nicolas Colin (Armand Colin, 2016).

Laetitia Vitaud

EN FINIR AVEC LA PRODUCTIVITÉ

**Critique féministe d'une notion phare
de l'économie et du travail**

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
www.payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Claire Morel Fatio

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-228-93054-3

INTRODUCTION

La productivité : voilà un mot qu'on utilise à toutes les sauces, au travail et dans la vie. C'est le genre de concept qui est simple vu de loin, mais franchement complexe quand on cherche à y comprendre quelque chose. Qu'est-ce qui se cache derrière ce mot et son omniprésence ? On parle autant de la productivité d'un pays que de celle d'un individu. Elle est à la fois un indicateur officiel de l'économie nationale et une injonction floue à la performance individuelle, un outil « scientifique » et un objectif fumeux du développement personnel et professionnel.

Or, si la productivité était décisive à l'ère industrielle, son intérêt aujourd'hui et surtout sa place prédominante dans le système économique du XXI^e siècle laissent perplexe. Dans l'industrie automobile, on pouvait mesurer clairement le nombre de voitures produites par heure de travail d'homme ou par unité machine. Le « rapport du produit aux facteurs de production » avait un sens. On pouvait isoler la contribution respective de chaque facteur de production (travail ou capital) et son évolution. Si une heure de travail humain produisait plus que l'année passée, alors le travail avait *gagné* en productivité.

8 / *En finir avec la productivité*

De là découle l'importance de la productivité aux yeux des économistes et des politiques. Les gains de productivité signifient qu'on crée plus de valeur ajoutée et, *in fine*, plus de richesse avec le même volume de travail et de capital. Les gains de productivité sont donc un contributeur direct au développement et à la croissance économique d'un pays comme d'une entreprise.

De façon plus indirecte, les gains de productivité contribuent aussi à la réduction des inégalités. Certes, l'omniprésence du concept de productivité n'est pas toujours allée de pair avec la justice sociale... mais au cours du xx^e siècle, les ouvriers ont su utiliser sa mesure pour réclamer un meilleur partage de la valeur ajoutée créée. Quitte à n'être qu'une partie aliénée d'un ratio économique, autant réclamer des sous. Les syndicats parlaient la même langue que les économistes et les politiques : ils utilisaient la productivité dans les négociations collectives.

Le sujet de la productivité, cependant, devient plus complexe et discutable quand on s'éloigne des usines. Dans les services à la personne notamment, dominés par les femmes sous-payées, elle est un mythe délétère. Dans l'économie de la connaissance, elle est souvent insaisissable. Et elle s'est immiscée dans notre intimité pour nous pourrir la vie : elle n'indique plus seulement la performance de nos heures de travail mais devient juge de la valeur de notre être tout entier. Alors que la part industrielle de la productivité humaine (la valeur produite dans les usines) s'est amenuisée, le concept de productivité est devenu de plus en plus envahissant voire toxique.

L'un de ces problèmes, peu traité dans les publications, est celui de son sexisme. Dans l'industrie d'autrefois, un monde d'hommes, elle s'est construite sur le dos de femmes pas payées (celles qui restent à la maison pour préparer la popote et s'occuper des enfants). Hors de l'industrie, là où la productivité est réputée « faible » et atone, sa mesure sert à mieux exploiter les femmes : dans les métiers du soin et des services à la personne où elles sont nombreuses, la productivité est dite « faible », ce qui justifie qu'on les paye mal. Enfin, là où la vie privée et la vie professionnelle se brouillent, elle détruit leur santé mentale : elle ignore leurs charges mentale et émotionnelle et provoque des burn-out.

Ce que l'on mesure dans la productivité ignore tant de choses... Une heure de travail humain est plus ou moins *productive* en fonction de facteurs essentiels (être bien nourri, être en bonne santé physique et psychique), qui requièrent eux-mêmes du travail. Tout comme le PIB (produit intérieur brut) ignore les externalités négatives comme la pollution et l'exploitation, la productivité est un indicateur aveugle qui ignore les rapports de force et les réseaux de relations.

En particulier, la productivité nie complètement le travail gratuit. Hier (et encore aujourd'hui), c'est le travail des esclaves qui était nié. On peut aller jusqu'à dire, comme l'ont fait certains historiens de l'esclavage américain, que la pensée productiviste moderne a des racines esclavagistes. Quand elles ne sont pas elles-mêmes esclaves, ce sont les femmes qui assurent l'essentiel du travail gratuit d'aujourd'hui, celui qui *reproduit* la force de travail,

nourrit et soigne les travailleurs et les enfants à domicile.

Se pourrait-il que les pays où les travailleurs sont les plus productifs soient aussi les plus sexistes ? En Allemagne ou au Japon, par exemple, une heure de travail d'ouvrier incorpore davantage de travail gratuit ; sa productivité est donc artificiellement plus élevée. Évidemment qu'on est plus *productif* quand on n'a ni charge mentale, ni charge émotionnelle, ni gamelle à préparer parce qu'une bonne épouse s'occupe de tout ça à la maison !

Récemment, la pandémie a fait ressurgir de nombreuses questions sur le travail, son organisation et sa définition. Comme de plus en plus de personnes travaillent à domicile, les habitudes de bureau et le présentéisme se transforment. Selon les emplois, soit les anciennes méthodes sont (mal) reproduites à distance et le travail devient encore plus aliénant, soit les travailleurs se retrouvent avec plus d'autonomie... et plus de questions existentielles sur le pourquoi de leur travail. Certains travaillent trop. D'autres gagnent trop peu (devinez qui ?).

Le premier axe de la productivité est économique. Le second est individuel et culturel. Les publications de développement personnel sur les « secrets » de la productivité sont devenues un genre à part entière, qui fait les choux gras des médias sur internet. Routine du matin, routine du soir et recettes de toutes sortes pour mieux remplir sa journée nous font croire chaque jour qu'avec un peu plus d'efforts et d'ingéniosité, on pourrait faire beaucoup plus en 24 heures. J'ai fini par comprendre qu'il s'agit d'un

mirage qui nourrit plutôt mon sentiment de ne jamais en faire assez.

Qu'il s'agisse du collectif ou de l'individu, soit la productivité est biaisée et ignore ce qui est important, soit elle est délétère et détruit ce qui compte le plus. En isolant les facteurs, elle nie le caractère déterminant des interactions entre les individus, des jeux de pouvoir, des externalités sur l'environnement et de la répartition des richesses. La productivité a le malheur de ne pas être *écologique*, au sens étymologique du terme, puisqu'elle ignore à la fois les interactions des êtres vivants avec leur environnement et celles des individus entre eux dans cet environnement.

D'ailleurs, la productivité est-elle vraiment *économique* ? Peut-être est-ce parce que l'économie s'est constituée en tant que discipline intellectuelle à l'âge industriel, et donc sans les femmes, qu'elle s'est fourvoyée à ce point sur la question de la productivité ? Elle aurait aujourd'hui besoin d'une bonne dose de féminisme pour devenir plus intelligente et plus humaniste – et offrir au système sa capacité à survivre à la crise environnementale. Avec cette critique féministe d'un concept qui domine l'économie et la politique, je voudrais inviter les lecteurs à porter un autre regard sur le travail et son économie.

PREMIÈRE PARTIE

Petite histoire du concept de productivité

Cela peut paraître un peu abstrait de commencer une critique de la productivité par une partie sur l'histoire des idées. Mais la productivité est d'abord le concept phare d'un système qui soutient une manière de voir le monde et ensuite de distribuer les richesses. Le XIX^e siècle a donné naissance à notre économie moderne. C'est l'ère industrielle qui a fait de la productivité un pilier de notre système global de pensée. Elle nous a donné la productivité et le PIB, ces concepts qui permettent aujourd'hui de mesurer, taxer et distribuer la valeur économique.

La productivité en tant que concept entretient une division sexuée du travail et la dévalorisation de l'apport des femmes à notre économie. En effet, son histoire, des origines de l'industrie jusqu'au XX^e siècle, fait la part belle à la productivité masculine tandis que le travail féminin représente une sorte d'angle mort, qu'il soit gratuit et domestique ou payant sur le marché des services. Bien que les femmes représentent depuis plusieurs décennies près de la moitié des travailleurs « productifs » de nos économies occidentales, beaucoup d'économistes continuent de dénigrer

la production féminine en maniant comme une arme redoutablement misogyne le concept de productivité.

À cet égard, les penseurs du xx^e siècle ne sont pas bien différents de leurs aînés du xix^e siècle. Ils ont largement repris l'arsenal productiviste industriel des économistes d'autrefois... et continué d'entretenir son gigantesque angle mort. C'est pour cela qu'il est important de remonter un peu dans l'histoire pour mieux comprendre cet héritage.

Ne vous étonnez pas si je consacre plusieurs pages à Adam Smith et Karl Marx ! Leur influence s'est étendue bien au-delà de la Révolution industrielle. Ils sont les pères fondateurs de notre économie orthodoxe – et sexiste, nous le verrons. Aujourd'hui, nous commençons à peine à la remettre en question, notamment grâce à des penseurs (et penseuses) hétérodoxes qui contestent cet héritage.

L'*Homo œconomicus* d'Adam Smith est un assisté

La productivité doit beaucoup à celui qui est aujourd'hui considéré comme le premier économiste de l'histoire. Adam Smith, philosophe écossais du XVIII^e siècle, s'intéressait autant à la morale qu'à l'économie. Dans son livre le plus célèbre, *La Richesse des nations* (1776), il pose les bases théoriques de la productivité. Selon lui, c'est la division du travail qui permettra à terme l'enrichissement de la société. Cela tombe à pic pour la Révolution industrielle qui bouleverse la fabrication du textile au Royaume-Uni à l'époque de Smith.

La division des tâches et la productivité

L'époque d'Adam Smith n'est pas encore celle des usines omniprésentes du siècle qui suivra. La première Révolution industrielle britannique, à la fin du XVIII^e siècle, lui est contemporaine. S'il aperçoit les changements économiques dans son pays, Smith n'en est pas moins précurseur car le Royaume-Uni est encore dominé par l'économie agricole rurale et l'artisanat. Et peu de penseurs avant lui se sont

intéressés à l'industrie naissante. Smith est donc novateur.

Afin d'illustrer l'intérêt de la division des tâches pour la productivité, il développe le célèbre exemple de la manufacture d'épingles. Certains critiques un peu taquins prétendent qu'il n'aurait jamais mis les pieds dans une fabrique d'épingles. Cela ne l'a pas empêché de développer son raisonnement à partir de cet exemple : quand le même homme faisait toutes les tâches nécessaires à la fabrication d'une épingle, il ne pouvait espérer en produire que quelques dizaines dans la journée.

En revanche, quand les tâches sont subdivisées en opérations distinctes faites par plusieurs hommes, ce sont des milliers d'épingles qui peuvent être produites. Dans l'organisation, la production de chaque individu est considérablement décuplée quand chacun se spécialise sur une tâche. C'est le début de la *productivité*. En réorganisant le travail autour d'une division des tâches, on peut produire beaucoup plus et s'enrichir.

Certes, la spécialisation des tâches rend le travail plus ennuyeux et répétitif. Certes, elle fait perdre aux travailleurs leur savoir-faire artisanal. Mais pour Smith, cela est largement compensé par l'augmentation de la richesse qu'elle rend possible. Et puis, on peut compter sur autre chose pour avancer vers le toujours mieux : la « main invisible », constituée par l'ensemble des actions individuelles de gens qui poursuivent leur propre intérêt et contribuent ainsi au bien commun.

Cette idée que l'on pourrait voir aujourd'hui comme le trope le plus éculé de l'économie classique

a construit pour plusieurs siècles les fondamentaux de l'économie en tant que discipline, comme manière de voir le monde. Les actions des individus qui comptent sont celles qui sont motivées par l'égoïsme individuel. « *Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais plutôt du soin qu'ils apportent à la recherche de leur propre intérêt. Nous ne nous en remettons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme.* »

Homo œconomicus : *la créature d'Adam Smith*

C'est ainsi qu'est né l'*Homo œconomicus* rationnel et maximisateur sur lequel toute l'économie classique se fonde. Cet homme a un travail ennuyeux mais ce n'est pas grave parce que, ainsi, il produit plus. Il se lève le matin plein d'énergie avec une liste de tâches pour maximiser ses gains. Quand il échange avec quelqu'un, c'est dans son intérêt. Heureusement, les autres font comme lui, donc ça *maximise* les gains pour la société dans son ensemble.

Les esprits les plus critiques diront que c'est un peu trop facile de se moquer de Smith avec notre regard contemporain. Il était novateur au siècle des Lumières – sa pensée a nourri la libéralisation d'une société où les individus étaient écrasés par le déterminisme social. Et sa philosophie n'ignorait pas les considérations morales et les réflexions sur le bonheur – la pensée de Smith ne se résume pas à la division du travail et à la main invisible. En d'autres

termes, sa pensée était plus profonde et complexe que le résumé sommaire que je viens d'en livrer ici.

À travers Adam Smith, cependant, c'est toute la base de l'économie classique qu'il s'agit de discuter. L'*Homo œconomicus* qu'a conceptualisé Smith a tant compté dans l'histoire qu'on a encore du mal à penser l'économie sans lui. L'histoire qui a suivi Smith a oublié la subtilité de sa pensée pour ne garder que quelques concepts comme l'homme rationnel et la « main invisible ».

Oui, il y a bien aujourd'hui un courant nouveau de l'économie qui s'est libéré de l'*Homo œconomicus* et qui accepte notre rationalité limitée. Nous sommes parfois *irrationnels* et nous ne maximisons pas toujours nos gains individuels. Il s'agit de l'économie « comportementale ». Mais ce courant de l'économie est appelé *hétérodoxe* parce qu'il ose contester la rationalité de nos comportements. Pour y parvenir, l'économie comportementale a emprunté les outils conceptuels et méthodologiques de la psychologie pour analyser les comportements économiques.

On pourrait penser que l'économie comportementale marque la fin de l'économie classique, mais ce n'est pas encore le cas. Dès qu'il s'agit de mesurer la « valeur » économique, de la taxer et de la redistribuer, c'est encore sur l'*Homo œconomicus* qu'on se repose. La productivité et le PIB, deux concepts qui émanent entièrement de lui, continuent de guider largement nos politiques publiques.

*La « môman » d'Adam Smith...
et d'Homo œconomicus ?*

La pensée de Smith a tant marqué l'économie et notre manière de conceptualiser le monde moderne qu'il est important de considérer l'immense faille de sa pensée. Il avait un angle mort terrifiant. En effet, pendant qu'il écrivait ses livres et pérorait sur les bienfaits de l'égoïsme individuel, quelqu'un lui préparait des bons petits plats, lui lavait ses vêtements et le soignait quand il avait un rhume... essentiellement par amour, sans rémunération. Que serait devenu Adam Smith sans sa mère, Margaret Douglas¹ ? se demande en substance Katrine Marçal dans un livre intitulé *Le Dîner d'Adam Smith*². « Ce fils est ingrat : pas une ligne dans ses écrits sur le travail indispensable mais invisible de l'abeille qui s'affairait autour de lui sans en tirer aucun profit. Le péché originel de l'économie gît ici, chez ce vieux garçon qui n'a pas compris que derrière tout homme qui réussit il y a des femmes qui triment », écrit-elle.

La question « d'où vient notre dîner ? », qu'Adam Smith s'est posée lui-même, est une

1. Je me permets cette note parce que Margaret Douglas n'est pas mentionnée dans beaucoup de livres. On ne sait rien d'elle, si ce n'est qu'elle devait aimer son fiston et l'a sûrement bien bichonné. Il existe un portrait d'elle par Conrad Martin Metz à la Kirkcaldy Gallery à Fife, en Écosse.

2. Katrine Marçal, *Le Dîner d'Adam Smith. Comment le libéralisme a zappé les femmes*, traduction d'Hélène Hervieu, Paris, Les Arènes, 2019. Ce livre est une version délayée de sa conférence TED intitulée « How Economics Forgot About Women ».

bonne question. Quels sont tous les échanges, activités et réseaux qui rendent possible ce miracle d'un repas composé de tant de savoir-faire différents (meunier, boulanger, maraîcher, braiseur, boucher) ? Comment se font la production et la distribution de tous les aliments dont on se nourrit ? Après tout, la question (assez proche) que l'on se pose le plus au sein des foyers, c'est : « *Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?* » C'est donc opportun que l'économie se préoccupe de ce sujet essentiel. Mais elle le fait en omettant malencontreusement tout le travail qui ne se fait pas contre rémunération : celui de la personne qui prépare le repas, qui l'imagine, le confectionne et le met dans l'assiette et qui fait la vaisselle...

Margaret Douglas était-elle elle-même un *Homo œconomicus* ? A-t-elle préparé et servi le dîner d'Adam mue par son intérêt propre ? En partie oui, sans doute. Après tout, ce n'est pas comme si des carrières plus rémunératrices s'offraient à elle dans l'Écosse du XVIII^e siècle. Il fallait bien qu'elle mange elle-même. Son rôle de femme au foyer la faisait vivre. Mais elle a probablement agi aussi par amour et par générosité. Et puis le meunier, le boulanger et le boucher n'ont pu produire que parce que quelqu'un d'autre s'occupait de leur foyer, de leurs enfants et de la préparation de leurs repas. Autrement dit, une énorme partie de ce qui rend chaque dîner possible a été fâcheusement oubliée dans le système dessiné par Smith.

*La naissance du mythe masculiniste
de la productivité*

Il y a autre chose de curieux à propos de l'*Homo œconomicus*, souligne Marçal. Comment se fait-il que tous les traits pris en compte par l'économie – la rationalité, l'indépendance, l'égoïsme, l'esprit de compétition, l'ambition – soient ceux qu'on associe culturellement plus volontiers au « masculin », tandis que ceux qu'elle ignore – l'irrationalité, la vulnérabilité, la dépendance, le sens du sacrifice, les émotions, le corps – sont ceux qui évoquent l'univers « féminin » ? (J'emploie les guillemets car aucun de ces traits n'est génétiquement sexué dans la réalité.)

Au siècle des Lumières, en même temps qu'on a fait d'*Homo œconomicus* l'être générique *universel* qui allait instruire et modeler la science économique naissante, on a explicitement exclu les femmes de cet universel en les associant à ce qui est *naturel* et irrationnel. Au nom de la science, on en a fait les subordonnées des hommes. « La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice », a d'ailleurs écrit Jean-Jacques Rousseau¹. *Il y a l'Universel, mais vous n'en êtes pas, désolée.*

1. Je ne résiste pas à l'envie de vous offrir une autre citation de Rousseau. Il faut dire que, depuis le lycée, je n'ai pas digéré mes cours de phallo-philosophe « universelle ». Toujours dans *L'Émile ou De l'éducation* (1762), il a écrit : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance. » Les « Lumières », vraiment ?

Mais surtout, ne nous accusez pas de défendre nos intérêts masculins puisque nous parlons d'Universel ! C'est rudement efficace comme rhétorique quand on y pense.

L'héritage de tout cela, c'est qu'aujourd'hui les indicateurs qui inspirent nos politiques ne tiennent pas ou peu compte du travail non rémunéré des mères (et des pères), du soin, du nettoyage, de la cuisine, de l'aide apportée aux personnes âgées. Alors que leur proportion augmente fortement dans la population à mesure que la transition démographique se poursuit, ce travail non valorisé pourrait occuper une place encore plus importante. Il est d'autant plus nécessaire de mieux l'appréhender et de rectifier le tir. Même quand ces activités sont rémunérées, ce sont les moins valorisées de notre économie. Ce qui compte le plus, l'amour, l'amitié, la santé, reste ignoré ou mal mesuré. *L'Homo œconomicus* et sa productivité nous auront décidément fait beaucoup de mal.

Le travailleur de Marx n'est pas une travailleuse

Je vais me pencher sur une deuxième icône de la discipline : Karl Marx, philosophe et économiste du XIX^e siècle. Marx, comme Smith, est un économiste classique. L'un et l'autre ont mis le travail au centre de leur réflexion. À un siècle d'écart, ils ont façonné leur vision du monde autour de la Révolution industrielle. À ce titre, ils sont deux piliers essentiels de la pensée productiviste. Leur héritage respectif peut sembler avoir influencé deux pôles irréconciliables et avoir produit des courants politiques opposés. En réalité, leurs systèmes de pensée se rejoignent sur des points essentiels : la primauté du travail *productif* et le même angle mort sur les femmes.

La division sexuée du travail : production masculine et reproduction féminine

L'écrivaine féministe Batya Weinbaum a analysé *Le Capital* dans une optique féministe¹. Elle estime

1. Batya Weinbaum, *The Curious Courtship of Women's Liberation and Socialism*, Boston, South End Press, 1978.